

FREE EDITION

de Voisenon

*Histoire de la
félicité*

www.eBooksLib.com

Histoire de la félicité

Voisenon, de

[A propos de eBooksLib.com](#)
[Copyright](#)

La félicité est un être qui fait mouvoir tout l'univers ; les poètes la chantent, les philosophes la définissent, les petits la cherchent bassement chez les grands, les grands l'envient aux petits, les jeunes gens la défigurent, les vieillards en parlent souvent sans l'avoir connue ; les hommes, pour l'obtenir, croient devoir la brusquer ; les femmes, qui ordinairement ont le coeur bon, essayent de se l'assurer en tâchant de la procurer ; l'homme timide la rebute, le téméraire la révolte, les prudes la voient sans pouvoir la joindre, les coquettes la laissent sans la voir ; tout le monde la nomme, la désire, la cherche ; presque personne ne la trouve, presque personne n'en jouit : elle existe pourtant ; chacun la porte dans son coeur, et ne l'apperçoit que dans les objets étrangers. Plus on s'écarte de soi-même, plus on s'écarte du bonheur : c'est ce que je vais prouver par l'histoire d'un pere et d'une mere, qui, revenus de leurs erreurs, en firent le récit à leurs enfans, et sacrifierent leur amour-propre au désir de les instruire.

Thémidore et Zélamire étoient deux époux qui s'étoient mariés par convenance, s'étoient estimés sans s'aimer, et en avoient aimé d'autres sans les estimer. Ils avoient eu des enfans par amour pour leur nom, s'étoient ensuite négligés par dissipation, et s'étoient fait des infidélités réciproques ; le mari, par air et par mode ; la femme, par vanité et par vengeance.

L'âge les rassembla ; ils reconnurent leurs erreurs, en cessant de les faire aimer aux autres ; l'amour-propre leur avoit donné des foiblesses, l'amour-propre les en avoit corrigés : ils avoient cherché le monde pour y trouver des louanges, ils l'avoient quitté pour éviter des ridicules ; ils s'étoient désunis par ennui, et s'étoient réunis par ressource.

Ils formerent tous deux le même projet sans se le communiquer ; c'étoit de faire tourner leurs fautes au profit de leurs enfans. Thémidore voulut raconter ses aventures à son fils Alcipe, pour lui faire connoître les écueils du monde.

Zélamire voulut faire part des siennes à sa fille Aldine, pour lui en faire éviter les dangers.

C'est, je crois, la meilleure façon d'instruire des enfans. Il y a apparence qu'elle devient à la mode ; car les jeunes gens ne font sans doute tant de sottises, qu'afin d'amasser des matériaux pour la perfection de leurs descendans.

Voici le récit de Thémidore à son fils.

Histoire de Thémidore.

Depuis long-temps, Alcipe, je désire de vous ouvrir mon coeur, et de vous marquer ma confiance, bien moins en vous donnant des conseils, qu'en vous découvrant mes fautes ;

vous oublieriez les uns, vous retiendrez les autres ; des préceptes sont plus difficiles à suivre, que des défauts à éviter : un modele de vertu fait souvent moins d'impression qu'un modele d'imprudence.

J'ai été jeune : mon pere, qui étoit plus rigide qu'éclairé, me donna une éducation dure, et me dégoûta de la raison, en me l'offrant avec trop de sévérité ; il intimida mon esprit au lieu de l'éclairer, et dessécha mon coeur à force de réprimandes, au lieu de le nourrir et de le former par la douceur.

Les premieres leçons qu'on donne aux enfans, doivent toujours porter le caractere du sentiment ; l'intelligence du coeur est plus prématurée que celle de l'esprit ; on aime avant que de raisonner : c'est la confiance qu'on inspire, qui fait le fruit des instructions qu'on donne.

Mon pere n'en usa pas ainsi. Le titre de pere me donna plutôt une idée de crainte que de tendresse ; la contrainte où j'étois me fit prendre un air gauche qui ne me réussit pas ; quand je débutai dans le monde, mes raisonnemens étoient assez justes, mais dépouillés de graces ; et bien souvent la bonne compagnie ne juge de la solidité de l'esprit que par son agrément.

Mon pere m'avoit présenté dans quelques maisons, et m'avoit répété bien des fois que le point essentiel, pour

réussir, étoit d'être complaisant : mais pour l'être sans passer pour un sot, il faut de l'usage du monde dans celui qui a de la complaisance, et du discernement dans ceux qui en sont les objets ; il faut qu'on sache gré à quelqu'un de se prêter aux goûts différens des sociétés, et l'on ne peut pas lui en savoir gré, qu'on ne lui en suppose de contraires qu'il sacrifie : vous êtes assez payé de vous plier à la volonté d'autrui, lorsqu'on est persuadé que vous pouvez en avoir une à vous.

Mon esprit étoit trop intimidé pour me faire sentir cette distinction ; les gens chez qui j'étois reçu étoient trop bornés pour l'appercevoir ; j'y allois tous les jours faire des révérences en homme emprunté, des complimens en homme sot, et des parties d'ombre en homme dupe : en un mot, je les ennuyois avec toute la complaisance possible ; ils me le rendoient avec toute la reconnoissance imaginable.

Ce genre de vie me déplaisoit fort, lorsqu'un jour de grande assemblée, je crus, au milieu de trente visages hétéroclites, découvrir une femme qui, sans tirer à conséquence pour le lieu où elle étoit, avoit une figure humaine.

Je la regardai ; elle le remarqua : je rougis ; elle s'approcha. Je n'ai jamais été si embarrassé ni si flatté. Elle avoit bien cinquante ans, mais je n'en avois que vingt ; ainsi elle étoit jeune. La conversation s'anima, c'est-à-dire, elle

parla beaucoup, et je répondis fort peu : mais comme tous mes monosyllables servoient de liaison à ses phrases, cela pouvoit s'appeler une conversation.

Je me souviens qu'elle me fit des avances très-marquées. Je lui trouvai de la raison ; elle en fut flattée, parce qu'elle en manquoit. J'eus le secret, en peu de mots, de dire plusieurs sottises ; elle loua mon esprit ; j'en fus enchanté, parce que personne ne m'en trouvoit. L'amour-propre noua nos chaînes, il en forme bien plus que la sympathie ; et voilà pourquoi elles durent si peu ; c'est qu'on cesse de se flatter à mesure qu'on se connoît, et les liens se relâchent à mesure qu'on néglige le principe qui les a serrés.

J'eus la hardiesse, le troisieme jour, de lui offrir la main pour la ramener chez elle ; elle l'accepta, et je fus saisi de crainte dès l'antichambre. C'étoit mon premier tête-à-tête ; cela me paroissoit une affaire décisive pour ma réputation.

Je n'avois jamais rien à dire, et je voulois toujours parler ; je cherchois au loin des sujets de conversation, et je ne prenois point le style de la chose ; j'étois fort respectueux, parce que je ne connoissois pas son caractere ; elle étoit fort prévenante, parce qu'elle connoissoit le mien.

Enfin, après plusieurs propos vagues et forcés, qui marquent plus la disette d'esprit que le silence, nous arrivâmes à sa porte : je prenois déjà congé d'elle, lorsqu'elle

me dit que l'usage du monde exigeoit que je la conduisisse jusqu'à son appartement. Madame, lui répondis-je très-spirituellement, je n'osois pas prendre cette liberté-là. Ah ! Vous le pouvez, monsieur, poursuivit-elle, je ne crains point les jeunes gens. Madame, répartis-je un peu décontenancé, vous êtes bien polie. En entrant dans sa chambre, elle se jeta sur un sofa, et me dit : j'en use librement avec vous, mais je compte sur votre amitié. Vous avez raison, madame, lui dis-je, je serois fâché de vous importuner. Quelle âge avez-vous, dit-elle ?

Vingt ans, lui répondis-je. Ah ! Bon dieu, qu'il fait chaud aujourd'hui, reprit-elle ! Madame, lui dis-je aussi-tôt, si vous voulez, je vais ouvrir la porte. Gardez-vous-en bien, répliqua-t-elle, il n'y a rien de si mal-sain. Vous n'avez que vingt ans, dites-vous ? En vérité, vous êtes bien avancé pour votre âge.

Ah ! Madame, lui répondis-je, vous avez la bonté de dire cela, parce qu'il y a long-temps que vous êtes amie de ma mere. Mais voilà précisément ce qui n'est point, s'écria-t-elle avec aigreur, nos âges sont si différens ! Je ne l'en estime pas moins cependant. Et dites-moi, je vous prie, êtes-vous fort répandu, avez-vous beaucoup de connoissances ? Madame, je vais tous les jours dans la maison où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. C'est bien fait, dit-elle, ce sont de si bonnes gens ; il est vrai qu'ils ne sont pas excessivement amusans ; mais en vérité, leur

commerce est sûr ; je m'en accommode assez ; car je hais tant la jeunesse ; j'entends par la jeunesse, tous ces petits messieurs que les femmes gâtent si bien, et je ne sais ce qui leur en revient ; car ils sont la plupart si sots dans le tête-à-tête, et si avantageux en compagnie : je vous distingue beaucoup au moins, en vous recevant seul. Madame, assurément, lui dis-je, je n'en abuserai pas. Je le vois bien, reprit-elle ; je suis assurée qu'il n'y a pas un jeune homme qui, à votre place, n'eût déjà été impertinent ; mais je dis fort impertinent. Je serois bien fâché, repris-je, que cela m'arrivât. Je ne suis point bégueule, continua-t-elle, et je n'exige pas qu'on soit toujours avec moi prosterné dans le respect : pourvu qu'on ne me manque point, voilà tout ce que je demande. Dites-moi, mon cher ami, n'avez-vous jamais été amoureux ? Non, madame, lui répondis-je, car mon pere ne veut me marier que dans deux ans ; assurément, dit-elle, il doit être bien content d'avoir un fils aussi formé que vous l'êtes. Cependant, poursuivit-elle, je ne verrois pas un grand inconvénient que vous vous prissiez d'inclination pour quelque femme, pourvu que ce ne fût point pour quelque tête évaporée, qui, au lieu de vous former le coeur, vous prouvât que l'on peut s'en passer. Ah ! Je m'en garderai bien, lui dis-je, cela nuirait à mon établissement, et ces choses-là sont contre l'honnête homme. Mon cher enfant, répondit-elle, j'ai une grande vénération pour votre probité ; mais il est tard, soupez avec moi. Je ne le puis pas, madame, repris-je ; mon cher pere et ma chere mere seroient trop inquiets. Et bien, allez-vous-en donc, dit-elle avec un air

impatienté : je lui obéis, et je sortis fort content de ma personne ; j'aurois cru m'en être bien tiré, si quelque temps après on ne m'avoit pas dit qu'elle me faisoit passer pour un sot.

à force d'aller dans le monde, j'appris insensiblement les usages : à force d'entendre des sottises, je me déshabituai d'en dire ; mais à force d'aller avec des gens qui en faisoient, je ne pus me dispenser d'en faire. De l'extrême simplicité, je passai à l'extrême étourderie. Ces deux excès opposés se touchent ; c'est le défaut de réflexion qui les produit tous deux : on ne s'en garantit qu'en s'accoutumant à penser ; mais c'est un parti que tout le monde ne peut pas prendre. Je remarquai que chacun vantoit le bonheur et se plaignoit du malheur ; je ne concevois pas pourquoi on avoit la maladresse de trouver l'un plutôt que l'autre, et je n'avois pas encore assez de raison pour sentir que les routes qu'on prend pour arriver au bonheur sont presque toujours celles qui vous en éloignent ; je crus en savoir plus que les autres, et j'imaginai, comme tous les gens de mon âge, que la suprême félicité étoit d'être homme à bonnes fortunes : ainsi, avec de l'étude et une sérieuse attention sur moi-même, j'acquis en peu de temps tous les ridicules nécessaires pour mériter ce titre ; j'eus beaucoup de respect pour moi, et beaucoup de mépris pour les femmes. Voilà le premier pas pour faire son chemin auprès d'elles ; je fis des agaceries avec une impertinence qui faisoit voir combien je me croyois de graces ; je me louai avec une confiance qui persuadoit

presque les sots de mon mérite, et j'eus des prétentions avec une effronterie qui fit croire que j'avois des droits.

En un mot, je me donnai un maintien capable de déshonorer vingt femmes ; c'étoit un talent marqué dans un homme qui avoit été aussi neuf que moi : aussi m'admirai-je perpétuellement ; car un sot est bien plus content de devenir un fat, qu'un homme d'esprit de devenir un homme de bon sens. Je manquai de respect à beaucoup de femmes ; plusieurs s'en offenserent sans que je m'en affligeasse ; plusieurs m'écoutèrent sans que je m'en souciasse : je fus très-souvent téméraire, et quelquefois heureux ; je séduisis des prudes en louant leur vertu, des coquettes, en feignant de ne pas admirer leurs charmes, et des dévotes, en déchirant tout l'univers.

Mais je gardai toutes ces conquêtes aussi peu de temps qu'elles m'en avoient couté ; le caprice me dégoûta des premières ; la légèreté m'enleva les secondes ; la fausseté me révolta contre les troisièmes : ainsi, ce bonheur prétendu que j'envisageois, s'évanouissoit toutes les fois que je croyois le posséder. J'ai remarqué souvent que tous les faux bonheurs ont un point de vue, comme certains tableaux, dont les beautés diminuent et disparaissent à mesure qu'on en approche.

Je m'étois cependant fait une réputation qui contribua à mon établissement ; car, qu'un jeune homme soit à la mode,

il passe pour être aimable, et pour lors on ne s'informe pas s'il est raisonnable : on proposa à mon pere un parti convenable, c'est-à-dire une fille riche ; j'acceptai la proposition ; l'entrevue se fit ; la personne avoit passé sa vie au couvent ; elle me trouva admirable : on me fit jouer avec elle ; à peine ouvrit-elle la bouche pour nommer les couleurs, je lui trouvai beaucoup d'esprit, et je me crus certain de son bon caractere.

Après avoir pris des précautions aussi sages pour le bonheur de l'un et de l'autre, on nous maria : la troisieme fois que nous nous vîmes, on nous fit honnêtement coucher ensemble, en présence de trente ou quarante parens qui ne devoient jamais devenir nos amis.

Le lendemain, ces messieurs s'égayerent à nos dépens, avec cette légéreté lourde et gauche de gens qui sont dans l'habitude d'être plaisantés, et qui sont insupportables lorsqu'une fois dans leur vie ils se croient obligés d'être plaisans. Ma femme soutint leurs mauvais propos sans se déconcerter ; le plus fort étoit fait.

Je vous avoue que le mariage, quoique fort respectable, m'a toujours paru un tant soit peu indécent : on oblige une fille de recevoir publiquement dans son lit quelqu'un qu'elle ne connoît pas, et elle est déshonorée d'y recevoir en secret quelqu'un qu'elle adore. Que l'homme est étonnant ! Sa tête est un amas d'inconséquences, et cependant on l'appelle un

être raisonnable ; ce n'est assurément qu'un titre de convention. Zélamire et moi, nous vécûmes assez bien ensemble pendant deux ans : elle parloit peu, je lui répondois encore moins ; je croyois que la taciturnité faisoit partie de la dignité d'un mari. Plus d'un ami me dit que ma femme avoit de l'esprit ; je leur dis, pour leur marquer ma reconnoissance, que la leur avoit le coeur tendre. Notre intelligence entre Zélamire et moi ne dura pas long-temps ; nos goûts, nos caracteres, nos connoissances différoient en tout. Nous passions notre vie en petites contradictions, qui jettent plus d'amertumes dans le commerce que des torts décidés ; nous fûmes assez heureux pour perdre patience, assez sinceres pour nous le dire, et assez sages pour nous séparer sans éclat, sans donner des scenes au public. Nous nous quittâmes comme deux époux qui se détestent, sans manquer au respect qu'ils se doivent. Ma femme se retira dans une de ses terres, à ce qu'elle me dit, et moi je me livrai plus que jamais au monde.

Enfin, après avoir éprouvé l'erreur de la dissipation et l'abus des bonnes fortunes, pour parvenir à la félicité, je crus l'envisager dans les honneurs, et je devins ambitieux. Vous voyez, mon fils, que je ne me fais pas grace d'un seul de mes défauts, pour vous les faire éviter tous. Je ne savois pas quels chagrins je me ménageois : la montagne des honneurs est bien escarpée ; il faut ou trop de mérite ou trop de mauvaises qualités pour y arriver ; mais on est aveugle sur soi-même ; et parce que j'avois eu assez de talens pour faire

le malheur de quelques femmes, je m'en croyois assez pour faire le bonheur d'un état ; je formai des brigues, j'intéressai pour moi plusieurs personnes que je méprisois, et qui ne m'estimoient pas. Je les éblouis à force de promesses ; je leur fis entrevoir une protection chimérique, pour en obtenir une réelle. Enfin, j'eus la place d'un homme estimé ; mais je ne la possédai qu'autant de temps qu'il m'en fallut pour faire voir mon incapacité et mon ingratitude. L'injustice m'avoit élevé, l'équité me déplaça ; je me retirai rempli de haine pour les grandeurs et pour les hommes, mais désespéré de sentir que je n'en pouvois pas être regretté. On souffre bien plus des sentimens qu'on inspire, que de ceux qu'on reçoit ; rien n'est si humiliant que de ne pouvoir pas être estimé de ceux qu'on a droit de mépriser ; un ambitieux permet le mépris, pourvu qu'il soit élevé ; un homme déplacé soutient le malheur, pourvu qu'il ne soit pas méprisé. J'allois mourir de chagrin d'avoir perdu un poste qui m'auroit fait mourir d'ennui, lorsque je rencontrai un sage qui dissipa mes ténèbres, et qui me montra le bonheur, en me prouvant que jusqu'alors je n'avois fait que changer de malheur. Il s'étoit, comme moi, instruit à ses dépens : c'étoit un homme d'une ancienne noblesse ; il avoit passé sa jeunesse avec des femmes ; l'ambition l'en avoit détaché, et l'avoit lié avec des hommes faux ; la raison l'avoit corrigé de ce dernier travers, et l'avoit déterminé à vivre à la campagne. Il avoit d'abord été un agréable, ensuite un homme de cour, et il avoit voulu finir en honnête homme. Je me liai intimement avec lui ; sa probité gagna mon coeur, et sa sagesse éclaira mon esprit.

Mon ami, me dit-il un jour, j'ai payé, ainsi que vous, le tribut aux fausses opinions ; j'ai cherché la félicité parmi toutes les erreurs, et je ne l'ai trouvée qu'après en avoir abandonné la recherche. Lassé du monde que j'habitois, je voulois aller sous un autre ciel, sous un ciel où les ames fussent aussi pures que l'air qu'on y respire ; je me retirerai ici, c'est le domicile de mes peres ; j'y vis avec mes voisins ; je leur découvre des vertus dont je fais souvent mon profit, et je ne leur trouve que des défauts communs, des défauts de province, des défauts qui tombent trop dans le petit, pour germer un seul instant dans un homme qui pense. J'oublie le monde, c'est un parti plus sûr et plus honnête que de déclamer contre, et j'éprouve que le seul moyen de devenir heureux est d'être philosophe. Philosophe !

M'écriai-je, cela me paroît bien ennuyeux. Je vois bien, reprit-il, que vous ignorez ce que c'est qu'un philosophe ; la philosophie conduit toujours au vrai bonheur, lorsqu'on se garantit de l'amour-propre. Cette philosophie n'est point une vertu âpre telle qu'on se la représente, qui prend la causticité pour la justesse, l'humeur pour la raison, et le dédain pour un sentiment noble. La philosophie dont je parle est une vertu douce qui craint le vice, et qui plaint les vicieux ; qui, sans le moindre étalage, pratique exactement le bien ; qui sait distinguer une foiblesse d'avec le sentiment ; qui chérit, qui respecte tout ce qui serre les noeuds de la société ; qui établit une parfaite égalité dans le monde ; qui n'admet de prééminence que celle que donnent les qualités de l'ame ;

qui, loin de haïr les hommes, les prévient, les soulage, leur fait connoître les charmes de l'amitié par le plaisir de l'exercer ; et qui tâche d'enchaîner tous les coeurs par les liens de l'amour et de la reconnoissance. Ah ! Lui dis-je avec transport, c'est vous seul que je prends pour mon guide ; je sens que je serois heureux si je ressemblois au portrait que vous venez de faire ; je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de vrais sages : il est plus facile de mépriser les hommes, que de les soulager. Mais, continuai-je, avez-vous pu trouver ici quelqu'un digne de votre société ? La vertu, pour s'entretenir, a besoin de se communiquer. Je me flatte, répondit mon philosophe, d'avoir une amie respectable ; c'est une femme retirée à une lieue d'ici, dans l'abbaye de... ; elle a vécu dans la dissipation ; sa tête lui a fait commettre plus de fautes que son coeur ; elle a connu trop de monde différent, pour s'être acquis des amis ; elle s'est trop livrée au tourbillon, pour avoir eu le temps de s'attacher des amans ; presque tous ses jours ont été marqués par de fausses démarches ; ses étourderies ont paru des foiblesses ; le printemps de son âge s'est passé, la vivacité de son imagination s'est ralentie ; elle s'est dégoûtée des plaisirs ; elle a commencé à réfléchir ; elle a connu qu'elle avoit fait tort à sa réputation sans avoir fait subir d'épreuves à sa vertu ; et en découvrant l'abus du monde, elle est venue sentir et goûter le prix de la retraite. J'en partage toutes les douceurs avec elle ; je vais souvent la voir, je lui développe toutes mes pensées, elle me confie les siennes ; nous éprouvons que la véritable amitié, l'amitié délicate, l'amitié

tendre et attentive, ne peut guere subsister qu'entre deux personnes d'un sexe différent, qui sont parvenues à l'âge de mépriser l'amour. Ce que l'on doit aux femmes multiplie les égards, détruit les inconvéniens de l'égalité, émousse les pointes de l'envie, rend les nuances de la sensibilité plus douces, et devient le principe d'une confiance plus liante et plus intime.

Ce discours alla jusqu'au fond de mon ame ; il me rappela l'image de Zélamire. Ne pourriez-vous pas, dis-je d'un air attendri, me faire connoître une femme si estimable ? Vous allez souvent à l'abbaye de..., j'y dois faire une visite à une dame nommée Elmasie.

Elmasie ! Répondit mon ami ; d'où la connoissez-vous ?

Je ne la connois point, répliquai-je ; mais ma femme, qui, depuis long-temps, vit loin de moi, sans qu'aucune aversion nous ait désunis, m'a écrit de faire toucher sa pension à cette Elmasie, qui auroit soin de la lui faire tenir ; je ne puis en être si près, sans aller lui rendre un devoir qui me paroît indispensable. Vous en serez content, répartit mon ami ; c'est elle-même dont je viens de vous faire l'éloge ; je veux, dès demain, vous y présenter. Cachez-lui mon nom, lui dis-je aussi ; je suis curieux de pénétrer, sans qu'elle me connoisse, l'opinion qu'elle a de moi ; je veux lui demander des nouvelles de Zélamire, de sa situation, de la vie qu'elle mene, des sentimens qu'elle a pour moi : je n'ai jamais eu

d'éloignement pour elle ; nous ne nous sommes séparés que parce qu'elle vouloit quitter le monde où je voulois rester ; je serois fâché qu'elle me méprisât : je veux que ma femme me regarde comme un ami qu'elle ne voit point. J'entre dans vos vûes, me répliqua mon philosophe, et je les seconderai.

Le lendemain nous exécutâmes notre résolution ; nous allâmes à l'abbaye. Nous demandâmes Elmasie ; on nous fit entrer dans un parloir assez obscur ; je fus saisi d'une espece de frémissement dont je ne pouvois me rendre raison à moi-même ; je redoutois une amie de ma femme, je sentois qu'elle ne pouvoit pas avoir pour moi une parfaite estime : c'est supporter la peine des reproches, que de les deviner. J'étois agité de ces pensées, je gardois le silence de l'inquiétude, lorsque la porte s'ouvrit : je vis entrer une grande femme qui avoit le visage couvert d'un crêpe, je me sentis ému ; mon ami me présenta comme un homme qui tiroit parti du malheur, pour devenir vertueux. Elmasie soupira, et dit d'une voix languissante : plût au ciel que l'époux de Zélamire imitât cet exemple ! Monsieur, me dit-elle, je voudrois que vous le connussiez ; je désirerois qu'il mît vos fautes à profit, pour réparer les siennes, et pour se rejoindre à une femme qui est tombée dans quelques erreurs, qui a pu être blâmable, mais qui n'a jamais été méprisable : elle a toujours aimé son mari ; cette vertu fait sa consolation, et cependant la rend à plaindre. Ce discours, interrompu par des soupirs, ces reproches pleins de tendresse, le son de voix qui les exprimoit, me dessillerent

les yeux en éclairant mon coeur. Madame, lui dis-je en tremblant, je sais que Zélamire vous regarde comme son amie, et je vois qu'elle ne se trompe pas. Je le suis encore plus de Thémidore, répliqua-t-elle ; Zélamire lui a caché sa tendresse par un excès d'égard ; elle a été réservée, de peur de l'importuner ; elle savoit que c'est l'importunité de l'amour qui conduit souvent à la haine ; cependant elle se reproche à présent sa froideur ; c'est elle qui a pu causer l'éloignement de son mari ; si elle eût marqué davantage le désir qu'elle avoit de lui plaire, elle eût peut-être empêché ses égaremens : sans doute il est malheureux ; il va d'écueils en écueils ; son infortune doit être au comble, par l'humiliation de s'être toujours trompé.

Non, ma chere Zélamire, m'écriai-je en me jetant à ses genoux, il est au comble du bonheur, puisqu'il vous retrouve : revoyez Thémidore, rempli de respect et d'amour pour vous ; le voile de l'erreur qui nous enveloppoit tous deux est enfin déchiré ; nous touchons à la vieillesse ; mais nous nous aimons, c'est être jeunes encore, la raison répare en nous les outrages du temps ; s'il a changé nos traits, la vérité a rajeuni nos ames, et la vertu va les confondre : deux époux qui s'estiment à notre âge sont plus heureux que ceux qui ne sont unis que par le feu de la jeunesse et le caprice des passions.

Oui, mon cher Thémidore, me dit Zélamire, je pense comme vous, rien ne pourra nous séparer ; nous allons

passer nos jours avec le respectable ami qui nous a réunis. La vie que nous menerons deviendra le modele du bonheur ; notre conversation sera liante sans être fade, nous soutiendrons des opinions pour nous instruire, et jamais pour nous contredire ; je jure de vous aimer toujours ; c'est un serment que j'ai rempli d'avance par l'impatience que j'avois de le former : n'oublions pas cependant nos foiblesses ; rappelons-nous-les, moins pour nous en punir que pour en garantir nos enfans ; notre jeunesse leur a donné le jour, que notre vieillesse leur vaille un bien plus précieux, qui est la sagesse et le vrai bonheur. Après une reconnoissance si tendre, nous retournâmes chez notre ami ; la pureté de notre amour sembla renouveler notre être : j'adore Zélamire, je la respecte, elle m'aime ; nous sommes convaincus qu'il n'y a que la vertu seule qui donne la vraie félicité ; soyez-en persuadé, mon fils, connoissez-la, soyez-en digne, et je serai toujours heureux.

Telle fut l'instruction de Thémidore à son fils ; je ne sais pas s'il en devint plus raisonnable : on en peut douter ; car **M De** Fontenelle dit que les sottises des peres sont perdues pour les enfans, et je vois tous les jours qu'il a dit vrai.

Je suis engagé maintenant à raconter l'histoire de Zélamire ; c'est ce que je vais faire sans aucun préambule, de peur d'ennuyer ; car j'ai remarqué que je suis quelquefois sujet à ce petit accident.

Ma chere fille, dit-elle un jour à la jeune Aldine, je suis votre mere ; vous avez quinze ans, vous êtes jolie, et cependant je suis votre amie. Je vais vous en donner la preuve en vous confessant toutes mes foiblesses ; je vous connois assez d'esprit pour craindre que vous ne tombiez dans beaucoup d'erreurs.

Mon premier soin, pour vous en garantir, a été de vous donner une éducation différente de la mienne.

On m'a tenue dans un couvent jusqu'au temps de mon mariage ; j'ai voulu vous élever sous mes yeux ; c'est un parti qui ne laisse pas que d'avoir ses inconvénients. Une fille qui accompagne sa mere, est ordinairement droite, silencieuse, méprisante et caustique ; elle se tait, elle observe, elle récapitule, elle sourit et rougit souvent mal-à-propos de fille dédaigneuse, elle devient, en se mariant, impolie par faux air, contrainte par humeur, et facile, pour paroître au dessus du préjugé.

J'ai prévu tous ces dangers, et pour les prévenir, j'ai cherché à ne pas vous en imposer. Je vous ai menée dans le monde, je vous ai même permis d'y parler ; et en vous faisant craindre la honte de dire des sottises, je vous ai empêché de critiquer celles que l'on disoit : on a de l'indulgence pour les autres, lorsque l'on croit en avoir besoin pour soi-même. Je vous ai laissé dire des naïvetés, sans vous en reprendre ; j'en ai laissé le soin au rire de ceux

qui les entendoient ; je pense même qu'on doit avoir bonne opinion d'une fille à qui il échappe quelques propos risibles. Si elle n'en tenoit aucun, je la soupçonnerois d'être un peu trop instruite ; il faut bien que la naïveté soit une décence dans une fille ignorante, puisqu'elle devient un art dans une fille qui ne l'est pas.

Jusqu'à présent vous avez rempli mes vûes ; votre caractere est liant ; vous avez de la simplicité dans les propos, et de l'esprit dans le maintien : voilà les vertus extérieures de votre état. Mais vous en allez bientôt changer ; je suis sur le point de vous marier ; vous n'avez pas assez d'expérience pour éviter tous les travers que la fatuité des hommes et la malignité des femmes préparent à une jeune personne qui, dans le monde, est livrée à elle-même ; c'est pour vous en instruire que j'ai voulu vous entretenir et vous confier tous les écueils dans lesquels je suis tombée.

Ma premiere sottise a été d'aimer mon mari sans me donner la peine de le connoître. On peut être presque sûr qu'une femme qui fait la faute d'aimer son mari au bout de huit jours, fera celle de ne plus l'aimer au bout d'un an. Rien ne prouve tant un fond de tendresse dans le coeur, et vous croyez bien qu'une femme tendre n'a pas beau jeu avec un homme qui ne l'épouse que par ce qu'on nomme dans le monde convenance. On traite une femme que l'on prend pour son bien, comme on traite une terre qu'on achete pour

son revenu : on y va passer huit jours par curiosité, on en touche l'argent, et l'on n'y retourne plus : cela est humiliant ; il arrive que ce sont des étrangers qui font valoir et la terre et la femme.

Voilà, à peu de choses près, le commencement de mon histoire.

J'en reviens à mon couvent ; j'y étois caressée, gâtée, et ennuyée ; les religieuses me confioient tous leurs petits secrets ; les vieilles me disoient du mal de la dépositaire, et les jeunes me disoient du bien de leur directeur : il y a des plaisirs pour tous les âges.

Ma mere vint un jour m'annoncer qu'elle alloit me marier ; cela fit un grand effet dans ma tête ; j'en parlai le soir à mes cheres amies la mere St Chrysostôme et la mere de la Conception, qui me firent par conjecture un portrait du mariage à faire mourir de rire : rien ne fait dire tant de sottises, que l'envie d'en deviner une. Deux jours après, je leur dis adieu, en leur promettant que, dès que je serois mariée, je viendrois leur communiquer mes connoissances, et seconder leur pénétration, de mon expérience. Le jour de mes noces arriva ; et quoique j'eusse été prévenue par ma mere, je ne puis vous cacher, ma fille, que je fus étonnée ; je vous promets que vous le serez aussi. Votre pere m'importuna beaucoup pendant les premiers mois ; il eut ensuite plus d'égards : je ne sais comment cela se fit, je

l'aimai vivement tant qu'il fut importun, je me refroidis quand il fut attentif. Il s'en aperçut ; il devint froid aussi, et sur cet article nous jouâmes bientôt à fortune égale. Dès qu'il n'eut plus de sentimens, il me débita des maximes : un mari ne tarde guere à n'être qu'un pédant avec qui on passe la nuit. Il voulut me présenter aux amis de ses parens.

Rien n'est si cruel que des amis de famille ; ce sont pour l'ordinaire de vieilles figures qui usurpent ce titre, parce que depuis trente ou quarante ans ils ennuiant une maison de pere en fils.

La plupart de ceux qui venoient dans la nôtre étoient des gens à gros visage, qui mangeoient beaucoup et qui ne parloient point, qui digéroient bien et qui pensoient mal ; c'étoient des conseillers fort honnêtes gens, qui se couchoient à onze heures du soir, pour être au palais le lendemain à sept ; des femmes qui se portoient bien, et qui prenoient du lait par précaution ; des filles qui vivoient de régime pour trouver à s'établir, en se donnant un air de raison, et quelques gros abbés plats et galans, qui faisoient des déclarations d'amour, et qui ne vouloient pas faire celle de leurs biens. Je pensai périr de tristesse, et je fus très-certaine que lorsqu'on viendrait chercher la félicité chez mon beau-pere, on seroit obligé de se faire écrire pour elle.

Je fis connoissance avec des femmes de mon âge ; je les crus mes amies, parce que j'allois tous les jours au spectacle avec elles sans leur parler, et que nous soupions ensemble dans quelque maison où la maîtresse, désœuvrée jusqu'à dix heures, attendoit tristement quatorze ou quinze personnes qui ne se convenoient guere. On y faisoit la meilleure chere du monde ; mais la conversation étoit presque toujours en lacunes : elle consistoit dans quelques paroles vagues, qui étoient, pour ainsi dire, honteuses de rompre le silence général, et qui cependant avoient des prétentions à former l'entretien : on y répondoit par quelques plaisanteries plates et détournées, par quelques jeux de mots, suivis de grands ris tristes et forcés, qui ne servoient qu'à faire sortir l'ennui. La gaieté est une coquette ; elle refuse ses faveurs lorsqu'on veut les lui arracher. De tous les êtres féminins, c'est celui qui se laisse le moins violer.

Enfin, on sortoit de table, au grand soulagement de tous les conviés ; car il n'y a rien de si ennuyeux que des cercles, et presque tous les soupers ne sont pas autre chose : on jouoit jusqu'à trois heures du matin, et l'on se séparoit, persuadé qu'on s'étoit amusé. Pour moi, qui n'ai pas l'imagination vive, je me retirois chez moi, bien convaincue que, lorsqu'on est quatorze, le bonheur ne s'y trouve jamais en quinzieme.

Je rêvois perpétuellement au peu de félicité qu'on trouve dans le monde ; je renonçai aux maisons ouvertes, et je me

formai une société. Ce seroit là sans doute qu'on trouveroit le bonheur, si l'on étoit certain de ceux qui la composent ; mais on ne se connoît que pour s'être rencontrés, on ne se juge que par conjectures, on ne se lie que par prévention, on en rabat à l'examen, on se confie par besoin, on se trahit par jalousie : la tracasserie se met de la partie, et mine sourdement ; la prétendue amitié se découd, la société se disperse, on se voit de loin en loin, et lorsqu'on se trouve, on se caresse, et l'on se déteste. Je m'étois cependant conservé deux personnes dont je me croyois sûre ; c'étoient une vilaine femme et un bel homme : la femme se nommoit Célénie, et l'homme Alménidore. Je jugeai à Célénie un fort bon caractere, parce qu'elle avoit de petits yeux, et je pris Alménidore pour le plus honnête homme du monde, parce qu'il étoit bien fait. Parmi tous les jeunes gens qui me faisoient la cour, c'étoit celui dont les hommages me flattoient le plus ; ses regards étoient tendres, et je croyois que c'étoit son coeur qui les rendoit tels. Ses discours, remplis des louanges les plus fades, étoient, selon moi, dictés par le discernement le plus juste et le plus délicat : il me juroit qu'il m'adoroit ; cela me paroissoit une vérité incontestable ; quand je voyois des hommes en dire autant aux autres femmes, cela me paroissoit une raillerie trop grossiere. Alménidore ne me vantoit jamais sans rabaisser les autres : louer une femme par comparaison, est une façon immanquable de lui tourner la tête ; cela flatte sa jalousie et sa vanité : il n'en faut qu'une des deux pour lui faire accroire qu'elle a le coeur tendre.

Alménidore avoit encore un talent bien dangereux ; c'étoit celui d'être amusant ; c'est de quoi l'on ne peut guere se garantir. Quand vous serez dans le monde, ma fille, ne craignez jamais les hommes qui seront réellement amoureux ; il n'y a rien de si triste que ces messieurs-là : tous ces hommes à sentimens, qui ont de grands yeux blancs et fixés, qui poussent de gros soupirs, et qui sont toujours prêts à se tuer pour ramasser un éventail, ne sont nullement à craindre ; leur ridicule commence par faire rire, et finit par excéder.

Mais défiez-vous de ceux qui ont assez de sang-froid pour épier et découvrir nos foiblesses, qui ont assez peu de sentiment pour faire usage de leur esprit, qui sont plus galans que tendres, qui ne font jamais de déclarations, de peur d'effaroucher, et qui vont chez les femmes pour les avoir, et non pour les aimer.

Voilà ceux qui possèdent vraiment le grand art de séduire ; lorsque l'on est sans expérience, on ne les soupçonne de rien, on ne les regarde que comme des connoissances aimables, on rit avec eux sans scrupule, on s'accoutume à les voir, on a peine à s'en passer ; ils s'en apperçoivent ; ils suivent toutes les gradations de la sensibilité ; ils arrangent leur marche en conséquence, et la tête d'une femme est prise avant que sa main soit baisée.

Aldine, en cet endroit, interrompit Zélamire, pour lui faire cette question : ma mere, Alménidore n'étoit-il pas amusant ? Il l'étoit beaucoup, ma fille, répondit Zélamire ; mais par bonheur pour moi il devint amoureux : celui qui m'en fit appercevoir fut une grosse bête, ami de mon mari, qui se répétoit sans cesse, et que par conséquent personne ne répétoit. On peut s'en rapporter aux sots pour remarquer tout ; ils n'ont que cela à faire. Ils sont espions par malignité, et indiscrets par besoin de conversation. Celui-là me parla si souvent de l'amour d'Alménidore, que je commençai à m'en douter ; je remarquai qu'il étoit moins gai, quoiqu'il voulût le paroître davantage, et qu'il prenoit bien plus de liberté avec les autres femmes qu'avec moi. Je ne pus m'empêcher en secret de lui en savoir gré ; je causois quelquefois avec lui ; il devenoit sérieux, et j'aurois été fâchée s'il eût été plaisant : autrefois il me disoit, sans conséquence, qu'il m'adoroit, et pour lors il rougissoit du nom d'amour. Ces découvertes ne m'affligèrent point ; je me défiai de ma foiblesse, je me soupçonnai, je m'examinai, et je me convainquis. Il ne me restoit de raison que ce qu'il m'en falloir pour être sûre que j'en avois beaucoup perdu ; j'en eus cependant assez pour craindre les suites de mon penchant, et pour vouloir en arrêter les progrès.

Je questionnai mon ami la bête, pour savoir ce qu'on pensoit de moi ; il me répondit qu'il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, et qu'il passoit pour constant que j'avois pris Alménidore : cependant je gardois trop peu de ménagemens

pour être condamnée ; on prend plus de mesures lorsque l'on est d'accord.

Je demandai si quelques soupçons... ah ! Bon dieu, oui, me répondit-il, il est le premier à en plaisanter. J'en fus piquée, je l'avoue : il n'y a rien de si incommode qu'un mari trop jaloux ; il n'y a rien de si humiliant qu'un mari qui ne l'est pas assez. Mon amour-propre se révolta au profit d'Alménidore ; j'en vins même jusqu'à lui faire des agaceries en présence de Thémidore : mais Thémidore n'en étoit pas ému ; il s'en applaudissoit au contraire ; il paroissoit me remercier ; il me lançoit les épigrammes d'un homme plaisant, et jamais il n'y en avoit une seule d'un homme piqué. J'étois outrée, et dans ces dispositions, Alménidore me trouva seule. Vous tremblez pour moi, ma fille ; rassurez-vous, vous allez voir qu'il y a des vertus que l'on doit au hasard. Je commençai par prendre la chose au tragique ; je priai Alménidore de mettre fin à ses visites ; j'ajoutai que je n'ignorois point tous les propos qu'occasionnoit son assiduité, et que j'y voulois mettre ordre. Madame, me répondit-il, si je n'étois pas votre ami, et si j'étois de ces petits-mâîtres qui ne veulent que se donner l'air d'une bonne fortune, je vous obéirois avec plaisir ; mais je suis trop honnête homme pour cesser de vous voir ; ce seroit vous perdre de réputation : votre mari ne sera jamais accusé de vous l'avoir défendu, il ne vous fait pas l'honneur d'être jaloux.

Alménidore me dit ces derniers mots d'un air ironique.

Monsieur, lui répondis-je, cela ne peut prouver que l'excès de sa confiance. Cela prouve encore plus, répliqua Alménidore, son manque de sensibilité : voilà de ces choses impardonnables dans un mari ; et quand on ne les pardonne point, poursuivit-il d'un ton plus doux, il est aisé de les punir : mais pourquoi lui voudrois-je du mal ? C'est lui qui, par ses plaisanteries déplacées, vous a fait rougir le premier de mon amour. Mon respect m'auroit toujours empêché de vous en instruire ; votre mari m'en a épargné la peine : je le regarde comme mon bienfaiteur. Il me paroît, lui dis-je, que vous voulez lui marquer votre reconnoissance d'une façon bien singulière. Madame, dit Alménidore, l'équité me presse plus à son égard que la reconnoissance. Pour moi, monsieur, lui répondis-je, je ne suis point curieuse de pénétrer dans vos motifs ; mais je sais ce que je dois à moi-même, et je vous défends de me revoir. Vous voulez apparemment, répartit Alménidore, passer pour volage, après avoir passé pour sensible. Cela vous fera plus de tort que vous ne pensez, madame. Sans doute que je n'ai pas le bonheur de vous plaire ; je vois que je vous importune, mais on ne le croit pas : ceci aura tout l'air d'une rupture, je vous en avertis. C'est-à-dire, lui répliquai-je, que pour prévenir une telle opinion, vous voudriez que cela prît le tour d'un arrangement. Madame, me répondit-il, votre réputation y est trop intéressée pour que je ne le désire pas. Voilà qui est admirable, m'écriai-je ; il va me prouver que je dois

manquer de vertu, afin que l'on m'en croie. C'est, me dit-il, la façon la moins pénible, et peut-être la plus sûre, de se faire estimer : si nous cessons de nous voir, on sera convaincu que nous sommes vus comme amans ; et si nous nous voyons toujours, on se persuadera que nous ne pouvons nous voir que comme amis.

Mais il me semble, lui répondis-je, qu'entre homme et femme on ne croit guere à l'amitié. Du moins, reprit-il, vous y croyez, madame. *comme cela*, lui répliquai-je. Comment, s'écria-t-il, serois-je assez heureux pour que vous ne fussiez pas mon amie ? Voilà un bonheur d'une nouvelle espece, lui dis-je.

Madame, poursuivit-il, cela en seroit bien plus tendre.

Vous êtes insupportable avec vos conséquences, lui répartis-je d'un air embarrassé. Me défendrez vous toujours de revenir, me dit-il d'un ton languissant ?

Alménidore, lui dis-je, en portant ma main sur mes yeux, que vous connoissez bien mon foible ! En cet instant nous nous tûmes, et nous nous regardâmes ; il tourna la tête du côté de la porte, apparemment pour savoir si elle étoit fermée, et par bonheur Célénie l'ouvrit et vint nous interrompre.

Vous ne disiez plus rien, dit Aldine à sa mere ; comment vous interrompit-elle ? Ma fille, lui répondit Zélamire, vous éprouverez peut-être un jour que dans un tête-à-tête on n'est jamais interrompu davantage que lorsqu'on ne dit rien.

Je ne pus pas douter de mes sentimens pour Alménidore, et je m'y serois livrée de plus en plus, si l'on ne m'eût pas avertie que cette Célénie, que je croyois mon amie, étoit ma rivale, et ma rivale préférée. On m'offrit de m'en convaincre ; j'eus la foiblesse d'y consentir : on me cacha dans l'appartement de Célénie : elle ne fut pas long-temps sans y venir avec Alménidore. La conversation ne fut pas longue ; je le vis dans les bras d'une femme qu'il déchiroit si cruellement en ma présence. à ce spectacle, je pensai m'évanouir ; ma fureur seule m'en empêcha. J'entendis le perfide me donner cent ridicules, et sur-tout me plaisanter sur ma crédulité : ma rivale faisoit à chaque instant de grands éclats de rire ; il n'y avoit que la joie qui interrompoit le plaisir. J'eus la patience de les laisser sortir ; je me crus corrigée, je n'étois qu'humiliée : je bannis Alménidore sans retour. Il m'avoua qu'il n'avoit aucun goût pour Célénie, et il ne se justifia qu'en me disant que c'étoit une femme qui lui faisoit du bien. Ce fut alors que j'appris, pour la première fois, que l'argent supplée souvent aux charmes : je sentis qu'on doit plaindre les femmes qui en donnent, et mépriser celles qui en reçoivent. Je quittai mon système de sentiment pour trouver le bonheur ; mais je ne sus comment le remplacer, et je fus incertaine si je me ferois dévote ou

bel-esprit ; car il n'y a personne qui tous les ans n'ait le choix d'une réputation nouvelle.

Une femme de notre voisinage, qui étoit sage avec éclat, et tendre avec mystere, pensa m'attirer dans son parti ; elle avoit été assez belle pour avoir été trompée dans sa jeunesse par plusieurs agréables : après en être devenue la fable, elle s'en étoit détachée, et avoit fait les honneurs de sa nation à quelques ministres étrangers, qui l'avoient trouvée fort étrange : de là elle s'étoit retirée dans une province, où elle se livroit à des officiers subalternes, qu'elle entrelardoit pieusement de quelques bêtes à froc ; car dans tous les temps les moines ont été les troupes auxiliaires des femmes dérangées. Elle me confia tous ses secrets, et m'avoua ingénument qu'il n'y avoit que les révérends peres qui eussent pu la fixer. Cela ne m'étonna point, elle n'étoit plus jolie ; et quand une femme est changée, elle cesse d'être changeante.

Je ne me trouvai point assez voluptueuse pour me faire dévote ; je me décidai pour le bel-esprit : je vis bientôt que c'est un état dans le monde.

J'examinai les ouvrages de la plupart de ceux qui avoient examiné mes actions ; je fus recherchée, considérée, citée : on vanta mes jugemens, et jamais mon jugement. à la fin je m'ennuyai de ne voir que des beaux-esprits, qui très-souvent manquoient d'esprit. Je crus que je trouverois

plutôt le bonheur avec des gens aimables ; je voulus les attirer, je voulus les séduire, et, sans m'en appercevoir, je donnai dans la coquetterie ; j'éprouvai que c'est un chemin où l'on trouve des fleurs et point de fruits : on marche toujours, on n'arrive jamais, et la réputation y fait naufrage en pure perte : je fus bien convaincue que ce n'étoit qu'un plaisir de dupe.

On ne se corrige que par les extrêmes ; je voulus être réservée, et je fus prude : je me mis entre les mains d'une petite femme qui avoit un air sec, un teint pâle, et une voix aiguë. Elle m'assura qu'elle avoit trouvé le bonheur ; j'en fus surprise ; je me défiois un peu du bonheur d'une femme sans rouge. Cependant je lui demandai en quoi il consistoit. Dans la vertu, reprit-elle avec un ton suffisant ; venez chez moi, liez-vous avec mes sociétés, vous y trouverez cette félicité qui vous est inconnue. Je la suivis, et je m'en repentis ; je me trouvai confondue avec un amas de commeres qui avoient le maintien droit et l'esprit gauche, vives par tempérament, et bégueules par décence : elles prononçoient le nom de vertu, même en s'y déroband ; elles succomboient plus au danger de l'occasion, qu'au charme du penchant ; mais, leur foiblesse passée, elles reprenoient leur fierté, pour en accabler froidement celui qui venoit de la faire paroître. Je renonçai à ce bonheur : je m'étois ennuyée de la coquetterie, qui est une fausseté gaie ; je fus révoltée de la pruderie, qui est une fausseté triste et tracassiere ; car la tracasserie n'habite que chez les prudes et chez les grands.

Je m'étois si souvent trompée, que je ne sus plus à quoi me déterminer ; rien n'humilie tant la vanité, que les méprises de l'amour-propre : je tirai cependant un jugement favorable de ce qu'aucune de mes fautes n'avoit pu me plaire. On n'est jamais sans espérance de trouver la vérité, lorsqu'on n'a pas rencontré une erreur qui contente. Je voulus essayer de vivre plus en société avec votre pere ; il s'y prêta avec assez de graces : il ne vécut avec moi ni comme mari ni comme ami, mais comme une connoissance aimable ; nous ne nous estimions pas assez pour vivre ensemble : il me disoit des choses galantes, qui cependant n'avoient aucun objet ; en un mot, il se conduisoit comme un homme qui n'a ni droits ni prétentions. Je me souviens qu'un jour il me trouva lisant une brochure, intitulée *le je ne sais quoi* .

Je connois cet ouvrage, me dit-il ; l'auteur y fait un grand éloge de ce je ne sais quoi, et l'auteur a tort ; le je ne sais quoi est vu en beau, et seroit toujours vu en laid si on le connoissoit bien. C'est à tort que l'on nomme ainsi le trouble de deux coeurs qui voudroient s'unir. Qu'un amant adore une femme aimable, ce qu'il sent pour elle, il sait bien quoi ; ce qu'il voudroit lui dire, il sait fort bien quoi, et ce qu'il voudroit faire pour lui en donner des preuves, il sait encore mieux quoi. Cette femme, que je suppose n'avoir jamais aimé, est touchée de l'amour de cet amant ; elle nous tromperoit, si elle nous disoit qu'elle ne sait pas ce que c'est que ce sentiment qui se développe en elle : elle y résiste, elle veut l'éviter ; elle sait bien pourquoi. Quel est donc ce je ne

sais quoi, lui dis-je ? C'est, me répondit-il, le serment qu'une femme fait d'aimer son mari, qu'elle ne connoît point ; comme il n'est fondé sur rien, c'est déjà un je ne sais quoi : c'est le plaisir que le mari prétend lui procurer, qui est encore un je ne sais quoi, parce qu'il n'y a que l'amour seul, qui n'est presque jamais entre eux, qui fait savoir ce que c'est que ce bonheur : c'est la jalousie de ce mari qui est souvent fondée sur je ne sais quoi, et son déshonneur prétendu, attaché à la conduite de sa femme, qui est le plus je ne sais quoi de tous.

Ainsi, puisque vous voulez le savoir, le je ne sais quoi est le génie des maris.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette peinture, sur-tout dans la bouche de Thémidore ; je ne sais rien de plus ridicule qu'un mari petit-maître ; ses façons légères semblent défier une femme d'avoir un attachement : je ne conçois pas que ce puisse être une vertu que de ne lui pas manquer, puisque c'est une justice que de lui être infidelle. Enfin, Thémidore eut assez peu de ménagemens pour vouloir me raccommoier avec Alménidore : j'en fus surprise, je l'avoue, et le peu d'obstacles qu'il trouva en moi me fit sentir son imprudence. On arrangea un souper.

Alménidore m'y parut plus volage et plus aimable que jamais. Célénie y étoit aussi ; elle n'aimoit plus Alménidore, et s'amusoit toujours avec lui : le goût qu'il lui avoit inspiré

étoit totalement passé ; elle ne s'en cachait pas. Voilà la différence qui est toujours dans la conduite des hommes et des femmes.

Un homme qui a une affaire réglée, ne se fait pas un scrupule de saisir toutes les occasions que le hasard lui donne. Une femme est plus délicate, mais elle aime peut-être moins long-temps : en général, les femmes sont plus inconstantes, et les hommes plus infidèles.

Notre souper fut charmant ; Célénie fut aussi gaie qu'une femme qui ne doit ses conquêtes qu'à sa beauté : je devins son intime amie, et je sentis que cette union entraînoit nécessairement le pardon d'Alménidore ; je ne pus cependant pas m'empêcher de lui faire des reproches très-amers ; mais il me répondit que cette aventure n'étoit qu'un badinage : ce mot occasionna une dissertation qui fut appuyée sur plusieurs exemples, et ces exemples me démontrèrent clairement qu'à moins que d'assassiner, tout étoit badinage dans le monde.

Notre partie fut suivie de plusieurs autres.

Thémidore plut à Célénie : heureusement pour elle, Thémidore avoit beaucoup perdu au jeu ; il avoit besoin de ressources : par conséquent il trouva que Célénie avoit encore de la fraîcheur. Il se vanta de nos soupers ; il lui paroissoit délicieux de se trouver en partie carrée avec sa

femme. Il avoit une maison de campagne ; nous y allâmes passer quelques jours. Alménidore, à force de m'amuser, recommença à m'occuper : il étoit si gai quand il me voyoit, que j'étois triste quand je ne le voyois pas ; je croyois même que ma tristesse faisoit partie de ma reconnoissance. Célénie étoit ordinairement présente à tous nos entretiens.

Alménidore me demanda un jour si nous ne pouvions pas nous en passer : je répondis que cela étoit impossible, et cependant, depuis cette question, je la trouvois toujours de trop ; je lui faisois plus de politesses et moins d'amitié : plus elle m'importunoit, plus je voulois le lui cacher : je croyois lui faire des caresses, et je ne lui faisois que des compliments.

Apparemment qu'elle s'en apperçut ; elle manqua un jour au rendez-vous ; je me trouvai seule avec Alménidore. Je fus d'abord effrayée : il me donna tant de paroles d'honneur qu'il seroit sage, qu'il me rassura. Le temps étoit beau, il me proposa une promenade ; je crus, après tous ses sermens, la pouvoir hasarder. Il commença adroitement par être fort enjoué ; en m'amusant, il étourdit mes craintes : insensiblement il fit tourner la conversation sur le sentiment ; il avança des propositions que je voulois réfuter ; il les soutint ; en les prouvant, il se rendit intéressant. Je l'écoutois, je devins rêveuse, et je ne répondis qu'en soupirant : je m'apperçus de mon trouble ; je voulus retourner sur mes pas ; mais nous nous étions égarés dans le

parc, qui étoit fort grand, et que je ne connoissois pas. Voilà qui est affreux, m'écriai-je, que va-t-on penser de moi ?

En vérité, cela n'est pas raisonnable. Ah ! Me dit-il, vous ne vous êtes tant écartée que par distraction. Il est vrai, repris-je, que ce n'étoit que dans la vûe de faire de l'exercice. Pour moi, poursuivit-il, je ne me suis égaré que parce que je ne pouvois pas faire autrement : je suis si attentif à vous regarder, à vous entendre, à vous persuader, que je ne m'apperçois ni du lieu où je suis, ni des routes qui peuvent m'y avoir conduit : à vous dire le vrai, madame, continua-t-il, quand j'ai l'honneur d'être avec vous, je songe beaucoup plus à faire mon chemin qu'à retrouver le vôtre.

Alménidore, répliquai-je, voilà un propos qui ne va qu'à une petite maîtresse ; je suis fâchée que vous me regardiez comme telle. Il s'en faut bien, madame, reprit-il aussi-tôt ; si je ne vous aimois pas, il y a long-temps que je vous aurois convaincue ; mais en effet, lui dis-je pour détourner la conversation, je crois que vous avez abusé bien des femmes. Celle qui les venge, me répondit-il, me les fait oublier. Je m'apperçus qu'il rougit en disant ces mots ; je ne fis pas semblant de le remarquer ; au contraire, je lui reprochai d'avoir été toujours trop entreprenant, et de s'être déclaré trop brusquement. Lorsque j'en agissois ainsi, repartit-il, je n'aimois pas ; j'éprouve que lorsqu'on a une véritable passion, on n'ose pas la faire deviner. Alménidore, dis-je d'un air un peu troublé, changeons de conversation.

Vous voyez bien que vous en êtes l'objet, répondit-il, en me baisant la main. Ah !

Monsieur, lui dis-je, en la retirant assez brusquement, mais cependant pas autant que je l'aurois pu, je ne puis pas souffrir ces façons-là. Voilà la première fois, poursuivit-il, que je vois une femme aimable s'offenser vivement de la justice qu'on lui rend. Ce mot de vivement est de trop, répliquai-je ; je serois très-mécontente de moi si je ne me fâchois pas froidement. C'est-à-dire, reprit-il, que vous me méprisez. Mais, monsieur, m'écriai-je, où avez-vous pris qu'on vous méprise ? C'est dans votre sang-froid, dit-il, qui est insultant, à force d'être dédaigneux.

Ne diroit-on pas, répondis-je, que l'estime et l'amitié sont quelque chose de bien chaud ? Je vous estime, monsieur ; je veux bien être votre amie, mais il faut que vous ayez la bonté de vouloir bien en rester là. Je voudrois pouvoir vous obéir, répondit-il, mais cela n'est pas en moi, ainsi je ferai mieux de prendre demain la poste, et de m'en retourner.

Comment, monsieur, lui dis-je, vous prétendriez me laisser ici entre Célénie et mon mari ? En vérité, vous voulez me faire jouer un joli personnage ! Madame, répliqua-t-il, je vous en proposois un autre qui n'étoit pas si indécent.

Alménidore, lui dis-je, asseyons-nous, et parlons sensément. J'y consens, reprit-il. (je fis une faute de

m'asseoir, et je ne vous le dis, ma fille, que pour vous avertir d'y prendre garde quand vous serez seule avec un homme.) eh bien, madame, me dit Alménidore, me voilà prêt à vous entendre. Parlez-moi avec vérité, lui dis-je, quel est votre but ? Mon but, reprit-il, étoit de vous plaire ; je vois bien que je n'y parviendrai pas à présent, mon dessein est de ne vous plus aimer ; je sens trop que le second projet ne réussira pas mieux que le premier. Mais, m'écriai-je, quelle est cette idée-là de m'aimer ?

Car je jurerois que cet amour s'irrite par la contradiction, et ne doit rien au sentiment. Ah !

Madame, me dit-il, ne m'accablez pas par vos doutes, c'est bien assez de vos rigueurs. Par exemple, lui dis-je, pour le consoler un peu, je vous crois un fort honnête homme, mais je vous juge bien léger.

Est-ce à vous, madame, reprit-il, à reprocher des défauts dont vous corrigez ? Il me prit la main, je la lui laissai ; il la baisa, je me troublai, je m'en apperçus : apparemment que je me défendois mal, car Alménidore me pressoit davantage, mais cependant avec une vivacité mêlée de crainte : je voulus l'intimider encore en feignant de me fâcher. Ah ! Pour le coup, monsieur, lui dis-je, c'est pousser le manque de respect trop loin : il se ralentit à ces mots ; j'étois rouge, il l'imputa à ma colere ; je crois qu'il se trompoit. Il me demanda le sujet qui m'irritoit ; je le traitai d'impertinent : ce

mot le rendit immobile, et son immobilité me rendit la raison : j'eus honte d'avoir été si près du danger ; je prenois le parti de m'éloigner, lorsque j'aperçus très-près de nous Thémidore assis sur le gazon à côté de Célénie : il ne me dit rien, mais je crus remarquer qu'il me railloit par ses regards ; je commençai à craindre qu'il n'eût été à portée d'entendre notre conversation, et je n'en pus pas douter le lendemain, car il nous proposa une promenade, et nous conduisit dans le même endroit, où nous trouvâmes un poteau nouvellement placé, sur lequel je vis ces mots écrits en très-gros caracteres : *route de l'occasion perdue* . Il y a peu d'allées couvertes, dit-il à Alménidore, qui portent le nom de celle-là. Aménidore fut interdit, et je fus confondue.

Nous quittâmes la campagne le lendemain : je ne cessai pas de faire des réflexions ; je m'accablai moi-même de reproches ; la certitude où j'étois que Thémidore étoit instruit de ma foiblesse, me le rendit insupportable ; je lui déclarai que j'étois entièrement dégoûtée du monde, et que je voulois me retirer dans une de ses terres. Nous nous séparâmes amicalement ; je le priai de m'oublier ; je cherchai un asile dans l'abbaye de... où, sous le nom d'Elmasie, je touchai la pension que je m'étois réservée. J'appris, depuis ce temps ; toutes les adversités de Thémidore, j'en fus attendrie ; j'oubliai tous ses procédés : je pense que dès que l'on est malheureux, on cesse d'avoir tort. Nous nous sommes retrouvés, nous nous sommes réunis, nous sommes convenus de nos foiblesses ; les avouer, c'est

vouloir s'en corriger. Depuis que nous vivons ensemble, je sens le calme renaître dans mon ame, je commence à connoître que je suis dans la route du bonheur. Deux époux se retrouvent toujours ; il n'y a qu'un amour pur qui puisse rendre constamment heureux : nous jouissons d'une félicité parfaite, parce que nous jouissons de nous-mêmes, et que nous sommes parvenus à nous estimer.

Après ce récit, Aldine tint ce discours à Zélamire. Ma mere, je vous suis assurément bien obligée de vos instructions ; j'espere que vos expériences me suffiront ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous l'avez échappé belle.

Edition Deluxe

Les conversions ont été effectuées depuis des sources propres et standards en xhtml/xml

Elle utilisent des meta tags pour l'identification du contenu et d'autres données

Le maximum de ressources disponibles sont utilisées pour offrir au lecteur l'expérience de lecture la plus agréable possible.

Des détails supplémentaires sont disponibles sur le site eBooksLib.com

Toutes suggestions en vue d'améliorer ces éditions sont les bienvenues.

L'équipe ebookslib.com.

©2001-2 eBooksLib.com

Version électronique

eBooksLib.com

Mise en page effectuée par *NoPapers.org*

Avril-2002